# Pierre-Jean Rémy. Si j'étais romancier...

## On se mettrait à cent pour écrire mille romans qui auraient cent mille pages...

GARNIER. COLLECTION SI J'ÉTAIS...

Collection Si j'étais...

*dirigée par Pierre Ajame et Catherine David*

# Si j'étais romancier...

*DU MEME AUTEUR*

*Et Gulliver mourut de sommeil,* Julliard.
*Midi ou l'attentat,* Julliard.
*Le Sac du palais d'Eté,* Gallimard.
*Une mort sale,* Gallimard.
*Ava,* Gallimard.
*Urbanisme (Poésies),* Gallimard.
*Mémoires secrets pour servir à l'histoire de ce siècle,* Gallimard.
*Rêver la vie,* Gallimard.
*La figure dans la pierre,* Gallimard.
*Les enfants du parc,* Gallimard.
*La vie d'Adrien Putney, poète,* Table Ronde.
*La mort de Floria Tosca,* Mercure de France.
*Chine, un itinéraire,* Olivier Orban.

Pierre-Jean Rémy

# Si j'étais romancier...

Éditions Garnier Frères
19, rue des Plantes, Paris

DL-21-09-1977-21150
ISSN 0150-0848



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© Éditions Garnier Frères, 1977
*Couverture :* Alice.
*Photo :* Jacques Robert (N.R.F.)

## SI J'ETAIS ROMANCIER

— Si j'étais romancier, ce n'est sûrement pas ce roman-ci, que j'écrirais.

Nous étions tous les quatre : Charles, Claudius — dit l'Empereur — Antoine-le-sage et ce Puck encore enfant et déjà trop éveillé qui sommeille toujours un peu en chacun de nous. Et puis il y avait Catherine, parce que tous nous aimons Catherine : nous l'avons tous aimée ou nous l'aimerons un jour. Et nous étions tous les quatre — tous les cinq avec Catherine — dans un grand salon devant un feu de bois. Nous avions déjà beaucoup bu...

— On boit toujours dans mes livres, murmure le vieil Hemingway en essuyant sa bouche et sa barbe blanche du revers de la main gauche, son poing droit encore crispé sur le canon du fusil.

*Le Soleil se lève aussi,* Lady Brett et ces quatre hommes qui vivent autour d'elle — par elle —, c'est déjà l'histoire de ce livre (je veux dire : notre histoire, celle qui fait naître les livres) aussi je ne pouvais imaginer d'écrire

ne fût-ce que trois lignes sur nous, sur Antoine, Puck et les autres, sans donner d'abord à Hemingway le droit de parler pour moi. Hemingway, donc, boit, ses héros boivent et on boit aussi beaucoup dans mes livres à moi, peut-être simplement parce que moi-même je ne bois guère. Et si j'étais romancier, on boirait plus encore. Je crois au whisky — au gros rouge — qui fait vivre les pages. Des nuits entières, mes amis et Catherine nous les passerions donc à boire et à nous regarder boire. A nous *entendre* boire, puisque nous parlons toujours en buvant. Et à discourir à l'infini sur nous-mêmes et sur ce qui nous entoure, sur le monde et nos amis, ceux qui vivent, ceux qui meurent — je veux dire, sur les romans que nous écrivons, pour un peu que nous soyons romanciers.

Aussi est-ce de nous — est-ce de moi — que je veux parler. De nous qui viderions nos verres de cognac ou de bourbon — les gros canons de petits beaujolais — dans la chaleur d'une pièce enfumée qui serait la pièce-à-parler, la pièce-à-dire, la pièce-à-écrire, comme les Anglais ont inventé le *drawing-Room,* qui n'est pas autre chose que la pièce à dessiner nos conversations. Et je nous vois, bercés jusqu'aux petites heures du matin, tout pleins de ce que nous voudrions dire-écrire-parler, amis, ennemis, camarades — tous les quatre avec surtout, avec avant tout Catherine !

Catherine, elle, nous regarderait : je l'ai découverte, comme autrefois Bérénice, dans un livre

d'Aragon. Mais Bérénice, à qui j'ai donné le nom de la fille que j'ai rêvé d'avoir — une petite fille de huit ans aux yeux dorés, les cheveux de cendres, qui est déjà à elle seule toute une lecture vivante, une leçon que je reçois — Bérénice, donc, est mince et tendue, volontiers provinciale, venue de son Argonne ou de sa Franche-Comté et pleine de toutes les terreurs que nous aimons trouver, comme aussi de toutes les tendresses — alors, que je n'ai jamais vu Catherine que blonde et feu, généreuse, prête à tout donner sur un coup de tête (ce que j'appelle, moi, un coup de cœur, mais qui est aussi un coup de littérature), voire à se dresser les seins nus au faîte d'une barricade, à la main un drapeau rouge déchiré. Catherine alors tombera sous les balles, mais se relèvera cent ans plus tard, du baiser d'un poète ou de celui d'un partisan : je ne peux pas ne pas poser Catherine en ouverture de ce rêve : si j'étais — si j'étais vraiment, absolument, désespérément — romancier... Catherine au milieu de nous et que nous voulons conquérir — puisque nous n'écrivons jamais nos livres et nos romans que pour aimer des femmes ou nous faire aimer d'elles — a ainsi toutes les audaces mais, amoureuse, soudain touchée par une grâce que je ne peux comprendre, elle a comme moi toutes les servilités. Elle se fait courtisane, prêtresse, la plume, le rêve et le poème (la muse ?) tout à la fois. Par elle, les mots éclatent et, tandis qu'elle nous invente un passé, qu'elle tisse la toile d'un avenir qui est le livre qui sera, nous

sommes devant elle comme des petits enfants, amoureux d'elle à en mourir. Et puis nous savons bien qu'un jour, c'est Catherine qui finira par les écrire, tous nos livres. Nous ne serons même plus alors les scribes attentifs, ni même les translateurs émus, nous deviendrons simplement les contrôleurs des pages raturées, les artisans ouvriers qui mettent les lettres en place. Derrière Catherine et l'écriture enfin redevenue femme, nous nous inclinerons.

— Mais tu rêves, mon ange ! me lance alors Catherine.

Et je vois qu'elle sourit : mon rêve après tout lui plaît, et je ne désire rien de plus. Tandis que si j'étais romancier...

Nous ne sommes encore que des noms, des mots, tout au plus. J'ai voulu nous inventer quatre parce que je meurs de toute solitude — et puis on verra plus tard que j'imagine un livre à trois, à dix, à vingt — et Puck ou Charles, l'Empereur, Antoine ont tous, un jour ou l'autre, risqué d'être moi. Tous, en tout cas, nous nous battons loyalement pour l'amour de Catherine. Mais nous ne sommes que des ombres.

— Donne-leur un peu de chair, s'il te plaît, à mes amants, me demande Catherine.

Ai-je jamais pu lui résister ? L'appel de la page blanche, du corps déployé ? Je vais fermer les yeux. Si j'étais romancier... La caméra pivote de 180° et nous entrons dans le champ de l'image. Visages-images : nous avons sou-

dain un masque. Qu'on nous observe bien ; c'est le portrait de nos rôles, le cinéma qui nous raconte nous saisit en pleine action. Nous venons de partir pour l'une de ces grandes promenades comme on en fait dans les films à la mode d'aujourd'hui, tout plein d'amitiés viriles et de ces femmes oiseaux blessés qui nous déchirent à force d'innocence. Charles pourrait être Yves Montand ; Claudius je le vois bien : c'est notre ami Piccoli ; Antoine-le-sage ressemble à Serge Reggiani et Puck ne ressemble à personne. Mais il me faut aussi trouver un nom, une carrure à Philippe Noiret, à Gérard Depardieu, que sais-je à Brialy ! Alors, j'inverse les rôles, je bouleverse les cartes, je mets le visage de l'un sur les épaules de tous les autres, j'agite un peu : la nostalgie, camarades ! la nostalgie ! Nous sommes en plein cinéma. Au sortir de l'allée forestière, que nous avons parcourue à grandes enjambées, bottés de caoutchouc, ce sont bien les mêmes qui se sont retrouvés, l'éternel quatuor des romanciers esseulés qui murmurent pour eux seuls — et pour 2 000 ou 200 000 lecteurs, selon l'âge et la saison (je ne dirai pas la raison) — la même petite musique. Que Catherine vienne y ajouter, l'écho lancinant, la chanson, les arpèges de son violon à elle, et l'andante se fait allegro, rondo, toujours cantabile, et c'est l'ensemble de toutes nos émotions, nos souvenirs, toutes les histoires que nous avons pu mêler qui s'élèvent brutales ou délicatement ourlées, fanfares héroïques ou dentelles de

cordes, dans l'à peu près de nos imaginations. Les livres aussi, et les romans, naissent. Naîtraient : si j'étais romancier.

— Si nous allions jusqu'au carrefour du Chêne-vert ? lance Catherine.

Une petite pluie fine s'est mise à tomber, mais le visage de Catherine flamboie, giflé par le vent qui se lève et les branches mouillées. Tous quatre, à ses côtés, derrière ou devant elle, nous avançons. Ou bien... ou bien c'est la montagne aux lavandes. Changement de cadre et de saison. Changement soudain, si brusque qu'il vous coupe le souffle, mais qu'importe, nous écrivons aussi nos livres pour cela, qu'elles nous regardent, un peu surprises, avec cette question que je leur ai mise dans les yeux : « c'était donc cela ? » C'est cela, oui, nous retrouvons notre univers vrai. Une alouette monte alors droit vers le ciel et le plateau du Vaucluse s'étend à l'infini devant nous. Oh ! nous sommes bien les mêmes, de quinze ou vingt ans plus jeunes, tout au plus, mais le plateau d'Albion est toujours au bout, dont nous avons fait une cave de mort, un silo de machines à tuer ce qui vit. Il ressemble pourtant à une garrigue heureuse.

— Tu n'as pas peur des serpents ? On dit que cette année, les vipères...

Catherine n'a peur de rien. Dans le roman d'Aragon — je pense bien sûr à la Catherine Simonidzé des *Cloches de Bâle* —, elle quittait un jeune et fringant officier, le corps encore ouvert en deux de son poids d'homme, parce

qu'il n'avait pas compris qu'il fallait verser des larmes de sang, voire mettre en l'air la crosse de son fusil quand des gardes mobiles ou des soldats comme toi et moi tiraient à mort sur des ouvriers en grève. Et si Catherine meurt peut-être — tu te souviens de l'*Adieu aux armes* — c'est en donnant le jour à une autre Catherine, la « petite » Catherine : l'histoire est infinie. Qui m'a dit hier que Catherine, et toutes les femmes, c'est la mémoire de la mort qui couve en moi ? Catherine, c'est le livre ; Catherine, c'est la vie !

— Une vipère, maintenant, et pan ! Tout serait pourtant fini.

Catherine-Cléopâtre un aspic sur le sein, un autre à la saignée du bras.

— Ne t'inquiète pas ! De cela aussi tu finirais par faire un roman.

Oh ! Comme je devrais, comme nous devrions, durement, irrémédiablement, implacablement, être tous romanciers ! Mais peut-être que réunis autour de Catherine, nous attendons seulement le jour et l'heure. Charles hoche la tête, Claudius notre Empereur secoue les épaules, et Antoine-le-très-sage regarde Cléopâtre.

— Pouvons-nous seulement parler vraiment de toi ?

Puck s'en tire d'une pirouette en disant que la phrase que dit Catherine est déjà un roman. Il emploie le mot *fiction* avec un clin d'œil amusé, pour mieux nous mettre tous en boîte. Mais lequel d'entre nous sera jamais aimé d'elle. Et si, comme dans ces cours d'amour du très

beau XIII[e] siècle, ici-bas, en Provence, avant que des hommes venus du Nord ne viennent nous écraser — on les a faits Saints pour cela ! — toute notre écriture n'était qu'une joute, tour à tour galante et sans merci, pour la main, la bouche, le sein, le cœur de Catherine ? Si j'inventais qu'aujourd'hui nous allons nous battre à-mort-d'amour pour elle ? Son mouchoir de fil blanc appartiendra à celui qui saura la chanter. Je veux dire : à celui qui écrira le roman qu'elle/nous attend/attendons. J'imagine Louise Collet qui regardait la pluie tomber derrière un rideau de dentelles, dans la grande maison de Servanne où nous sommes revenus à Pâques manger une fricassée d'écrevisses : un livre, là aussi, était en train de naître. Alors, pour Catherine, nous fourbissons nos armes. Des mots, des vers, des pages, du sang, pour ce petit bout de baptiste où elle a porté ses lèvres. Des mots, du sang ; des morts, un sens : nous écririons nos livres alors, et tous nos romans, dans le fracas des larmes et la lente plongée des porte-plumes. Mais derrière, en toile ou musique de fond — une fois encore selon l'heure et le temps — il y aurait des foules debout, des peuples en marche, l'Histoire et les histoires. Et celui-là même qui par le menu relate le récit minutieux de ses maigres émotions, tes petites masturbations tristounettes, mon premier pipi dans les draps, voudrait aussi Catherine. Le tiret à la ligne, une histoire jolie, et puis quoi ? de l'écologie, avec un début, un milieu et une fin : je t'ai rencontrée un diman-

che, tu m'as quitté le lundi. Mais c'est pour Catherine ! Ou bien enfin la fête des mots lâchés en liberté dans la maison (la raison, la saison) de l'écriture, la joie des rimes, des à-peu-près, la ronde élizabéthaine — Marvel, Spencer et tous les autres — de ceux qui se sont dit qu'on pouvait parler pour parler : mes verbes aiguisés en forme de poignard pour conquérir Catherine. Il avait peut-être raison, celui qui disait : « Catherine ou la mort qui couve en moi. » Mais de cette mort là, le livre explose !

Lorsque j'ai rencontré pour la première fois Catherine, nous n'avions pas seize ans. D'abord, nous nous sommes croisés souvent — longtemps — sans nous voir. L'un passait (à la main un livre ouvert à cette page que tu avais relue cent fois), l'autre avait les yeux ailleurs (aux lèvres, cette chanson, précisément, que...) puis, peu à peu, nous avons fini par nous voir. Nous parler... Oh ! Trois fois rien, deux mots qu'on échange comme ça, sans y prendre garde. Et c'est pourtant pour elle que j'avais écrit mon premier poème.

A vingt ans de distance, j'en retrouve les rythmes, que je coule simplement au moule — les seins de bronze — de Catherine aujourd'hui :

*« Tu répètes les mots (vent d'ouest)*
*Où nos temps confondus à la lézarde claire*
*Disent toi sans répit... »*

Ce toi qui devint Catherine, semblable à chaque vers, chaque ligne où je te redisais :

*« ... toi qui dresses les songes*
*parcours aussi du combat dans*
*mon âge est sans limite ma rivière*
*éclose*
*Que j'invente à midi*
*Tu ressasses les blancs entre les lettres tues*
*Que j'invente à midi*
*Reine précieuse mon amante meurtrie*
*Tu redis le couchant... »*

Cette première fois, Catherine (l'enfant reine alors de seize ans) avait fermé les yeux. Les autres, ceux qui nous avaient vu passer, haussaient les épaules.

— Aimer une gamine pareille !

Comme s'ils n'avaient pas compris que Catherine était à la source des mots !

Depuis, sans relâche, il m'a fallu me battre pour elle. Pour les garder, Catherine et ses mots. Et jusque chez ceux que j'aime, j'ai dû porter le fer (la plume). Charles, Claudius, Antoine — voire Puck — ont eu à guerroyer, d'étranges blessures. Cette plaie au côté qui était celle d'Amfortas lorsque Catherine s'appelait Kundry.

*« Tu sais le nombre d'or et la cage fermée*
*au triangle tendu — le jeu des mains*
*Je sais ton silence à ma chute — cette*
*lèvre mouillée qui s'étire sous moi*
*cette faille dans la pierre plus bas la*
*[tourbe*
*Où tu vois le noyé tenter en vain le sort*
*cette prison de feuilles l'Herbe haute*
*la meute des amis la phrase*

*ta vie* *mon absence*
*Et je tremble d'oublier*
*ces mots qui t'ont fait naître...* »

Catherine ainsi était née, et les mots avec elle.

— Alors ? interroge Catherine.

Elle a raison : il me faut recommencer. Tous les quatre autour d'elle, nous n'en sommes encore qu'à savoir que nous ne savons pas encore lequel de nous va se lever. Lequel ira prendre au coin de la cheminée, un coude négligemment appuyé sur le rebord de marbre, le geste antique du conteur. Nous sommes si étroitement, si inextricablement liés les uns aux autres, Charles et Claudius, Puck et le Très-Sage Antoine, que je ne saurais nous démêler.

— Alors ? demande Catherine de nouveau.

Elle se fait pressante. Il nous faut commencer. Et si nous écrivions vraiment (*vraiment ?* allons donc ! Comment, mais comment pourrait-il en être autrement ?) pour elle ? Il faut bien se jeter à l'eau. Lequel d'entre nous — *alors* — a parlé le premier ? Je me regarde dans la glace, au-dessus de la cheminée.

## PORTRAIT DU VIEUX SINGE AU MASQUE DE ROMANCIER

— Attention ! Ne le dérangez pas... *Il* travaille...

De la pièce qui jouxte la mienne, j'entends monter un murmure tout aussi vite étouffé. *Il* travaille..., je travaille. Des voix d'enfants dans le jardin, un rire clair qui s'élève.

— Les enfants ! Un peu de silence, soyez gentils ! Vous savez bien qu'à cette heure-ci...

Les rires meurent, comme le chant de l'oiseau sur une branche... « Voyons, l'oiseau, tais-toi, *il* travaille : comme si tu ne l'avais pas compris. Et l'oiseau, confus, de lever l'aile. Je pose alors ma plume et j'attends calmement que l'idée que je caressais revienne. Autour de moi c'est le silence, l'ordre, la volupté de vivre enfin en romancier. Ah ! Si j'étais romancier, je commencerais par avoir une maison qui convienne à mon état. Et puis le reste irait avec, irait de soi. Et Catherine, dans tout cela ? Catherine viendrait *après*. Premier blasphème du vieux singe !